

Interrelations entre oralité, écriture et culture

Sandrine PIAGET

Université de Neuchâtel

To what degree are spoken and written language different? Does this affect the way people think and the way they communicate in society? How do people actually use and perceive writing? This paper provides a synthesis of various findings about a number of aspects concerning the theory of literacy, such as the relations between spoken and written language, the cognitive consequences of literacy, the role of social context and the connection between literacy and societal change. Beginning with researchers for whom written language led to abstract thinking and the sciences as found in the Western world, this paper then presents the point of view of researchers who have shown how, in any culture, there are different oral and written genres, all shaped according to the way in which they are used in particular contexts, and not all geared towards academic writing as the «best» written genre. The orality and literacy overview presented here insists on the diversity of the various forms of spoken and written language as well as on their various uses and outcomes in different cultures.

1. Introduction

Ecrire l'oral: un non-sens? Les liens entre l'oral et l'écrit ont fait couler beaucoup d'encre. Pendant de nombreux siècles, l'écrit était considéré comme l'aspect le plus important de la langue. C'était dans l'écrit que l'on trouvait toute la littérature, c'était les textes écrits qui établissaient les normes grammaticales. Cependant, au début de ce siècle, les structuralistes mirent l'accent sur l'aspect oral de la langue. La primauté de la langue parlée ne faisait à leurs yeux aucun doute; certaines raisons avancées en faveur de ce point de vue comprenaient le fait qu'elle soit apparue plusieurs milliers d'années avant l'écrit, et qu'elle se développe naturellement chez les enfants, sans enseignement explicite. C'est ainsi que Bloomfield déclara que «l'écriture n'est pas la langue; c'est un moyen de la consigner par des marques visibles» (Bloomfield, 1933), en d'autres termes, l'écrit n'a d'autre rôle que de représenter la langue parlée. Parallèlement aux recherches des structuralistes, Chomsky développa sa théorie générativiste dont l'objet est le langage en tant que système abstrait, étudié hors contexte. Ce système abstrait, norme idéalisée de la langue, s'avéra en fait être le produit de la langue écrite, ce qui marqua un retour à l'écrit comme référence de base dans l'étude du langage.

C'est seulement dans les années 80 que les sociolinguistes, réagissant à Chomsky, ont souligné l'importance d'examiner la langue telle qu'elle apparaît dans son contexte, ainsi que l'importance de reconnaître la validité à la fois de l'aspect écrit et de l'aspect oral de la langue. L'idée était de relever leurs structures, ainsi que leurs utilisations respectives dans différentes cultures. Dans cette perspective, l'oral et l'écrit sont considérés comme deux systèmes de communication différents. Selon Chafe (1982, 1986), l'oral est caractérisé par la fragmentation de sa structure et par sa capacité à impliquer l'audience, alors que l'écrit est caractérisé par sa structure intégrée et par son détachement face à l'audience (voir ci-dessous). Cependant, il convient de souligner que le code oral et le code écrit sont tous deux utilisés de différentes manières et dans des buts différents. C'est la raison pour laquelle il est difficile d'isoler les caractéristiques différenciant l'oral de l'écrit de manière invariable. Notons par ailleurs que la plupart des recherches concernant les relations entre l'oral et l'écrit – et c'est le cas de Chafe – ont examiné des exemples typiques du langage oral et écrit, à savoir la conversation ordinaire pour le premier, et le texte académique pour le second.

Nous nous intéresserons ici également à un autre aspect de la recherche sur l'oral et l'écrit, à savoir les différences entre culture orale et culture écrite. Comme nous le verrons plus tard, certains chercheurs considèrent que la maîtrise de l'écrit provoque un changement des modes de pensée chez les membres d'un groupe culturel et social, changement jugé souhaitable puisqu'il conduit au progrès et à la modernité.

Dans cet article, nous nous proposons donc de rappeler plus en détail certains points des recherches menées antérieurement sur l'oral et l'écrit, sur les cultures orales et écrites, ainsi que sur les conflits culturels causés par une rencontre entre les deux. Nous présenterons entre autres les travaux de chercheurs qui se sont notamment penchés sur la structure de la langue (fragmentée ou intégrée), ainsi que sur la nature de la relation établie avec l'audience (implication ou détachement). Nous chercherons également à repérer certaines caractéristiques communément attribuées à la communication typique des cultures orales par opposition à celle des cultures écrites, ceci en nous basant sur Ong (1982), ainsi que sur les travaux de Scollon & Scollon (1981, 1984).

2. L'oral et l'écrit

Différences

Considérons premièrement les principales différences généralement attribuées au code oral et écrit. Au niveau du support de la communication, le premier dépend du canal auditif (rythme, tempo, intonation, pauses, etc.), alors que le second dépend du canal visuel (mise en page, ponctuation, typogra-

phie, etc.). L'oral possède un caractère immédiat et éphémère, le seul moyen de correction étant la reformulation, dont la conséquence est que toute révision se trouve à la portée du destinataire. L'écrit, quant à lui, possède un caractère permanent; les écrivains ont le temps de composer lentement et délibérément, ils peuvent relire et corriger leurs textes à leur guise et ne présenter que le produit fini au destinataire. Par ailleurs, les différentes contraintes qui régissent la production orale et écrite ont conduit certains chercheurs à attribuer à l'oral un caractère informel (faux départs, hésitations, etc.), et à l'écrit un caractère formel dû principalement à la planification préalable du texte. Un autre aspect pertinent concerne l'importance du contexte. En effet, l'oral, pour sa part, se déroule en situation, c'est-à-dire en présence du ou des destinataire(s); il s'agit donc d'une situation interactive, en face à face, lors de laquelle le locuteur reçoit un feed-back constant et immédiat. Quant à la communication écrite, elle se déroule en l'absence de l'audience. Ce dernier point a conduit plusieurs chercheurs à établir d'autres distinctions entre ces deux moyens d'expression. Ainsi, à l'oral le sens est communiqué de manière implicite, à l'aide de traits paralinguistiques et non-verbaux. En d'autres termes, la langue parlée est contextualisée, elle dépend du contexte (voir par exemple le fait de rire en disant quelque chose pour montrer qu'il s'agit d'une blague). A l'écrit par contre, le sens doit être exprimé de manière explicite, par le biais du lexique et de la syntaxe (il faudra par exemple introduire un commentaire peu sérieux par: «dans un esprit humoristique, ...»). Puisqu'il ne peut pas se permettre de dépendre du contexte temporel, spatial et situationnel, l'écrit nécessite une décontextualisation de l'information; selon certains chercheurs, son caractère autonome implique que les présuppositions et les relations logiques sont toutes encodées dans le texte. Un dernier point concernant cette fois-ci la finalité de la communication consiste à dire que la langue parlée communique un sens interpersonnel, alors que la langue écrite a pour but de communiquer un sens logique et informationnel. En effet, le locuteur s'adresse généralement à un individu particulier avec un but précis tel qu'influencer son interlocuteur, ou maintenir la relation. C'est ainsi que la fonction sociale domine la fonction logique du message. L'inverse se produit pour un auteur qui n'est pas tant sujet aux fonctions sociales de la communication, comme par exemple la nécessité de répondre aux besoins de l'audience, et qui peut donc se concentrer sur l'aspect logique de son message.

Chafe reprend la discussion, en soulignant deux aspects cruciaux desquels, selon lui, découlent les autres dimensions: tout d'abord, l'oral est plus rapide que l'écrit, et plus lent que la lecture; ensuite l'oral se déroule en interaction face à face, alors que l'écrit se déroule en isolation sociale. De la première

remarque découle la dimension «intégration/fragmentation¹» et, de la seconde, la dimension «implication/détachement²». Pour la première dimension, l'intérêt porte sur la façon dont le langage, oral ou écrit, forme un tout cohérent. C'est ainsi que Chafe qualifie le langage écrit de dense et intégré – l'auteur a le temps de rassembler plusieurs idées en un tout plus complexe, cohérent et intégré –, alors que le langage oral est relâché et fragmenté. Ainsi, selon Chafe, on trouve à l'oral, non pas des phrases complètes, mais des unités idéationnelles³ composées d'un vocabulaire simple, de nombreuses contractions, etc.. Quant à la deuxième dimension, implication/détachement, elle porte sur les participants et sur leur position respective par rapport aux autres participants et par rapport au message transmis. Chafe observe que les locuteurs manifestent plus d'engagement face à eux-mêmes (voir des marqueurs du type: *je veux dire, je crois*), face aux autres (par exemple: *tu vois*), et face au sujet traité (ce qui se traduit par des exagérations, un vocabulaire très expressif, etc.). Cet effort cherchant à impliquer l'audience est principalement dû à la nécessité de prendre en compte les besoins de l'audience (par exemple, un discours ponctué par: *tu vois ce que je veux dire* permettra à l'auditeur de se sentir impliqué tout en lui donnant également le temps d'enregistrer l'information qu'il ou elle reçoit à un rythme très rapide). Les auteurs de textes écrits sont par contre isolés de leur audience, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. Le détachement qui en résulte est apparent dans les nominalisations, l'emploi du passif, de sujets inanimés, etc.

La théorie de Chafe se fonde, comme nous l'avons déjà dit, sur des exemples typiques de l'oral et de l'écrit, ceci impliquant une comparaison de tâches communicatives très différentes. Notons par ailleurs que ses travaux s'inscrivent dans toute une série de recherches ayant subi une évolution que j'aimerais rappeler ici. Dans un premier temps, la recherche sur la relation entre l'oral et l'écrit a mis en évidence les différences de modalité de ces moyens de communication, tout en insistant sur leur caractère radicalement différent, notamment au niveau de la grammaire⁴. Dans un deuxième temps, les linguistes se sont de plus en plus préoccupés des similitudes existant

1 «Integration/fragmentation».

2 «Involvement/detachment»

3 Le terme «unités idéationnelles» est une traduction de: «idea units». Selon Chafe, le discours oral s'organise en unités idéationnelles composées de chacune une idée nouvelle, d'environ 6 mots et d'une durée de 2 secondes environ: «*Je suis rentré à la maison, / j'étais épuisé*», alors que le discours écrit se présente de façon intégrée: «*Je suis rentré à la maison complètement épuisé*».

4 Voir par exemple la marque de l'opposition singulier/pluriel en français:

leurs livres étaient ouverts	[lœr livr etE(t) uVER]
+ + + +	- - - -

entre les deux codes. En effet, il semblait de plus en plus évident que certaines caractéristiques habituellement attribuées à l'un des deux codes seulement se retrouvaient aussi dans l'autre. Ainsi, dans la réalité, l'oral peut présenter des caractéristiques de l'écrit (un discours formel très intégré), et l'écrit peut présenter des caractéristiques de l'oral (une lettre personnelle faisant appel à un arrière-plan commun et contenant nombre d'implicites). C'est ainsi que la conversation et les textes académiques ont finalement été reconnus comme représentant en réalité les pôles d'un continuum.

Le continuum oral/écrit

Dans cette perspective, Tannen (1982) pour sa part postule des stratégies orales et écrites que l'on retrouve à la fois dans la langue parlée et écrite. Pour ce faire, elle se positionne par rapport à deux hypothèses jusque là courantes. Elle rejette premièrement l'hypothèse consistant à dire que l'expression écrite est décontextualisée, alors que l'expression orale est dépendante du contexte. Rappelons que la décontextualisation de l'écrit signifie que l'auteur et le destinataire sont séparés dans le temps et l'espace, l'auteur doit donc être explicite dans la présentation de son message puisque aucune question ne peut être posée, et puisqu'il ne peut pas présupposer un arrière-plan commun. La contextualisation de l'oral signifie pour sa part que le locuteur peut se référer aux environs immédiats, visibles pour chacun; il pourra ainsi accompagner d'un geste l'énoncé: *regarde ça!* De plus il n'a pas besoin d'être explicite puisque le destinataire peut interrompre et demander des clarifications, et finalement, il peut compter sur des présupposés socioculturels communs facilitant la compréhension de son message. Tannen affirme que ce n'est pas l'écrit en soi qui est décontextualisé, mais bien plutôt les textes académiques. En effet, si l'on analyse un conte, on ne trouvera que très peu de déictiques se référant au contexte immédiat. De même, des messages écrits personnels dépendent très souvent de l'arrière-plan commun des interactants pour leur compréhension. Ainsi, on constate que les différences concernent bien plus des genres de communication différents – et donc des préférences culturelles pour tel ou tel type de communication – que les canaux de communication eux-mêmes. La deuxième hypothèse concerne la cohésion d'un texte, c'est-à-dire son caractère intégré. A cet égard, Tannen (1982, 1985) considère que les traits paralinguistiques fonctionnent comme marqueurs de la cohésion dans le discours oral, discours dans lequel ce sont le ton, l'expression du visage, etc. qui permettent de transmettre les sentiments du locuteur à l'égard de ses propos; c'est ainsi qu'à l'oral le sens serait communiqué de manière implicite. A l'écrit, par contre, c'est la verbalisation qui permet d'établir la cohésion du texte; en d'autres termes, la relation entre les idées et l'attitude du scripteur à leurs égards doit être mise en mots; d'autre part les relations entre propositions doivent être exprimées explicitement à l'aide de connecteurs ou encore par le biais de structures syn-

taxiques complexes telles que la subordination. Le sens d'un texte écrit devrait ainsi être communiqué de façon explicite.

Ainsi, selon Tannen, les stratégies orales sont principalement caractérisées par leur appel au contexte dans la construction du sens, sens qui est sous-entendu plutôt qu'exprimé explicitement; il s'agit ici d'impliquer l'audience. Les stratégies écrites, quant à elles, se distinguent par le fait que l'argumentation et les informations générales permettant de comprendre le sujet sont exprimées explicitement. Le sens se trouve dans le texte. C'est ainsi que Tannen identifie dans les nouvelles littéraires des caractéristiques orales: l'emploi par exemple d'un vocabulaire imagé, de répétitions, de citations directes pour impliquer l'audience dans l'histoire, ainsi que des caractéristiques de l'écrit: intégration et cohésion du texte exprimées par la lexicalisation, des phrases plus complexes, etc.

Cette approche a été critiquée par Street (1995) en ce que, selon lui, elle ne fait que perpétuer la dichotomie oral/écrit. En effet, on peut se demander où se trouve l'intérêt de parler de stratégies orales et écrites, si elles peuvent apparaître aussi bien à l'oral qu'à l'écrit.

Suite à ces critiques, Tannen (1985) a tenté de contourner le problème en utilisant comme principale dimension de distinction, la notion de «focalisation relative sur l'implication interpersonnelle⁵». Elle affirme que les stratégies orales résultent d'une focalisation relative sur l'implication interpersonnelle, alors que les stratégies écrites résultent d'une focalisation relativement moins importante sur l'implication interpersonnelle, avec pour conséquence une focalisation plus marquée sur l'information communiquée. Elle montre par exemple que le but d'une nouvelle n'est pas de convaincre le lecteur par des arguments logiques, mais bien plutôt de l'impliquer dans l'histoire en faisant appel à ses émotions (langage très imagé, répétitions, etc.). Selon elle, le discours littéraire écrit est en fait très contextualisé: il joue sur la capacité du lecteur à utiliser son imagination pour reconstruire ce qui n'est pas explicitement dit. Dès lors, le lecteur doit construire sa propre histoire à partir du texte, ce qui bien sûr l'implique de façon très personnelle.

Le contexte et les tâches communicatives

D'autres chercheurs tels que Besnier (1988), et Biber (1988) font remarquer que la question n'est pas de savoir si le message a été transmis oralement ou par écrit, mais bien plutôt dans quel contexte et dans quel but. C'est par conséquent le contexte social dans lequel l'oral ou l'écrit sont utilisés qui va

5 «Relative focus on involvement».

définir leur structure respective. Il s'agit dès lors de déterminer quels sont les différents genres (oraux ou écrits) reconnus dans une société, et quelles sont leurs caractéristiques respectives. Biber montre également que, non seulement la contextualisation caractérise la conversation de par sa référence à la situation immédiate et aux participants, mais elle caractérise aussi le discours académique, qui ne peut être compris que par une communauté partageant les mêmes connaissances préalables sur le sujet traité. Il ajoute encore que certaines études ont réfuté l'idée que l'écrit serait plus complexe et élaboré que l'oral, en montrant par exemple que dans certains cas, le nombre de subordonnées est plus ou moins le même dans les deux modes. Selon Biber (1986), ces résultats contradictoires proviennent de problèmes méthodologiques⁶, et c'est la raison pour laquelle il propose une nouvelle approche méthodologique quantitative, approche intitulée «analyse pluridimensionnelle⁷».

Le but de Biber est de fournir, pour une langue donnée, une description complète des similitudes et différences présentes dans tous les genres parlés ou écrits de cette langue, et de définir quelles sont les dimensions cruciales qui permettent de distinguer les genres disponibles dans une société donnée. Besnier (1988) poursuit cette ligne de pensée dans son étude des différents genres utilisés chez un peuple polynésien vivant dans l'Atoll Pacifique de Nukulaelae. La communauté comprend 310 locuteurs de la langue tuvaluan. Besnier identifie 5 registres parlés et 2 registres écrits (conversations informelles, rencontres politiques, lettres personnelles, sermons religieux, etc.). A partir d'un corpus de 222 textes, il analyse la fréquence d'occurrence de 42 traits linguistiques (pronoms personnels, adverbes d'intensification, nominalisations, etc.) supposés distinguer entre code oral et écrit. Au lieu d'une distinction entre genre oral et genre écrit, il met en évidence trois autres dimensions cruciales servant à positionner les différents genres les uns par rapport aux autres. Nous n'en citerons qu'une ici, il s'agit de la dimension opposant une focalisation sur l'interaction à une focalisation sur l'information. Besnier montre que certains textes se concentrent sur la présentation et la manipulation des informations, alors que d'autres se concentrent plutôt sur la nécessité d'impliquer l'audience. Ce qui retiendra notre attention ici, c'est le fait que les lettres personnelles présentent plus de marques d'implication et d'appel au contexte que les conversations ordinaires; on y trouve un plus grand nombre de marques d'affect, d'émotion et de sentiments interpersonnels⁸. Besnier

6 Voir à ce sujet Biber (1986, pp. 385-6)

7 «Multi-feature and multi-dimensional approach».

8 Pour une analyse plus détaillée de la culture de ce peuple polynésien – à savoir les Tuvalu – et de leurs utilisations de la langue écrite, voir section 4.

montre par là que le fait qu'un registre soit oral ou écrit n'a pas d'incidence sur son positionnement par rapport à une focalisation informationnelle ou interactionnelle. Son analyse va ainsi plus loin que la théorie de Tannen qui liait, d'un côté, focalisation sur l'implication et langage oral, et, d'un autre côté, focalisation sur l'information et langage écrit.

Les travaux de Street, Besnier et Biber représentent la troisième phase de la recherche sur la relation entre oral et écrit, à savoir une approche socioculturelle du problème, approche mettant en évidence l'importance du contexte et des différents types de tâches communicatives en jeu. On cherche à montrer comment des caractéristiques telles que, par exemple, le fait d'être explicite sont plus le résultat de pratiques sociales – régissant entre autres la composition de lettres, de discours formels, d'articles académiques –, que des modes eux-mêmes.

Pour résumer la discussion, citons Akinnaso qui, pour sa part, affirme que «l'oral et l'écrit proviennent d'une même base sémantique, [qu']ils utilisent le même système lexico-sémantique, et [qu']ils varient principalement dans le choix et la distribution du vocabulaire et des schémas syntaxiques, ceci en fonction de contraintes pragmatiques liées à leur modalité spécifique» (1982, p. 119). Ainsi, selon lui, le fait de disposer ou non d'un feed-back immédiat, de connaître son audience ainsi que ses présuppositions, ou encore de pouvoir ou non se référer à d'autres textes, ainsi que l'appel à la mémoire, sont autant de contraintes qui ont un impact sur la structure de l'oral et de l'écrit. Par conséquent, l'analyse des différences entre l'oral et l'écrit devrait se faire dans le cadre de la gestion du discours dans son ensemble, et non seulement dans le cadre étroit de différences lexicales ou syntaxiques.

Cependant, s'il est vrai que dans l'étude des différences entre l'oral et l'écrit il est important de prendre en compte la situation de communication, il importe également de prendre en compte le contexte à un niveau plus large, à savoir la culture et les coutumes du groupe «parlant et écrivant».

C'est ainsi que Ong (1982), à partir de textes oraux tels que les récits épiques, décrit ce qui pour lui caractérise les cultures orales.

3. Cultures orales

Les travaux de Ong (1982) s'insèrent dans un contexte différent de ceux mentionnés jusqu'ici. En effet, jusque là les recherches présentées relevaient du domaine de l'analyse du discours et cherchaient à identifier principalement les différences structurales et pragmatiques entre les deux modes. Ong, ainsi que Havelock (1963) et Goody & Watt (1963) se penchent quant à eux principalement sur les conséquences cognitives de la maîtrise de l'écrit. Auparavant, les recherches anthropologiques distinguaient les cultures à l'aide de termes aujourd'hui condamnés tels que la dichotomie «culture

civilisée / primitive». Ils attribuaient les différences culturelles à des différences de capacités cognitives chez les membres de cultures différentes. Havelock, et ensuite Goody, soutiennent que de telles différences ne sont pas dues à des capacités cognitives différentes, mais à la maîtrise ou non de l'écrit. Pour eux, le Grand Partage⁹ entre les cultures se situe en réalité au niveau des technologies développées, technologies qui seraient neutres et non liées à une culture particulière. Par conséquent, c'est un changement au niveau des modes de communication, à savoir l'introduction de l'écrit, qui serait à l'origine d'un changement au niveau des modes de pensée. Ils soutiennent donc qu'une culture est supérieure intellectuellement parce qu'elle a acquis la technologie de l'écrit.

C'est donc dans cette optique que Ong (1982), se servant du récit épique, fait une description des cultures orales. Dans son livre *Oralité et littéracie*, il défend l'idée susmentionnée d'un grand partage entre culture orale et écrite, dichotomie qui se traduit au niveau de la culture, de la pensée, et de l'histoire des hommes. Selon lui, la maîtrise de la langue écrite permet de restructurer la pensée de l'homme; elle seule conduit au développement de la science, de l'histoire, et de la philosophie. Il distingue par ailleurs entre oralité primaire – culture orale sans aucune trace d'écrit –, et oralité secondaire – culture de haute technologie maintenant une nouvelle oralité par le biais de la radio, télévision et autres supports électroniques qui eux-mêmes dépendent de l'écrit. Tout en admettant qu'il est difficile pour une personne lettrée d'imaginer une culture orale primaire, il en entreprend la description.

Formules et mémorisation

Définition de la formule chez Parry (Goody, 79, p. 200): «un groupe de mots employés régulièrement dans les mêmes conditions métriques pour exprimer une idée essentielle.»

Parry a développé cette notion dans son travail sur l'épopée yougoslave et ses analogies de structure avec les poèmes homériques.

Son premier point, repris de Milman Parry (1971), Lord (1960) et Havelock (1963), concernant les récits épiques, insiste sur le fait que, dans une culture orale, la pensée et l'expression n'existent qu'au travers de formules, c'est-à-dire qu'elles dépendent d'une série de phrases ou expressions fixes sans cesse répétées et répondant aux besoins de la versification¹⁰; ceci à l'inverse de la pensée écrite, qui, elle, est linéaire, séquentielle, et analytique. La

9 «Great Divide».

10 Par exemple: «œil pour œil, dent pour dent», «qui vole un œuf vole un bœuf».

pensée de type formulaire est également motivée par la nécessité d'organiser les informations pour les besoins de la mémorisation. Les formules jouent ainsi un rôle mnémorique, c'est pourquoi elles sont rythmées, et contiennent des répétitions, antithèses, allitérations et assonances, ou encore des épithètes toutes faites. Selon Ong, de telles expressions forment la substance même de la pensée orale; c'est par leur biais que le savoir est élaboré et conservé. Il est cependant important de noter que si les récits oraux sont fixés au niveau de leur structure en formules figées¹¹, ou encore de leur style, ils ne font jamais l'objet de répétitions exactes. Comme le montre Goody (1987), la tradition orale fait l'objet d'une création continue. Les récitants cherchent en effet à développer leur créativité et construisent ainsi leur propre version du conte, souvent embellie. D'autre part, ils modifient leur récit en fonction de l'audience et de la situation sociale du moment. Lord (1960) fait la même observation lorsqu'il analyse les enregistrements de récitants yougoslaves. Bien que les rhapsodies analysées soient parfaitement régulières au niveau métrique, elles ne sont jamais chantées deux fois la même chose. Les formules et les thèmes restent les mêmes, mais ils sont assemblés différemment lors de chaque audition, et ce même s'il s'agit du même barde. Ce dernier s'adapte à l'audience, à son humeur, au contexte.

La «tradition orale des bardes et formules¹²» peut donc se résumer ainsi: les bardes s'instruisent en écoutant pendant plusieurs mois et plusieurs années d'autres bardes. Ces derniers ne récitent jamais un conte deux fois la même chose, mais ils utilisent des formules figées liées à des thèmes standards. Ces formules peuvent varier quelque peu d'un barde à un autre, mais on peut toujours les reconnaître comme faisant partie de la même tradition. L'originalité de ces récits implique, non pas l'introduction de nouveaux matériaux, mais la capacité d'assembler les matériaux traditionnels de façon à ce qu'ils soient adaptés à chaque situation et audience.

Autres caractéristiques

Ong suggère ensuite une série de points qui, selon lui, caractérisent la pensée et l'expression orale.

1) additive plutôt que subordonnante

On trouve dans l'expression de la pensée orale principalement des constructions coordonnées exprimant des relations additives (utilisation de la conjonction *et*), plutôt que des constructions subordonnées typiques de l'organisation

11 «Formulaic structure».

12 «Bard-and-formula oral tradition».

discursive de l'écrit. Cela rejoint l'opposition que Chafe fait entre fragmentation et intégration du discours. A l'écrit, l'auteur a le temps de structurer son discours de façon complexe, alors qu'à l'oral, les idées sont juxtaposées les unes aux autres de façon paratactique ou coordonnée.

2) *agrégative plutôt qu'analytique*

Comme nous l'avons vu, la mémorisation dans la pensée orale dépend, selon Ong, de formules figées sans cesse répétées. C'est ainsi que dans les récits épiques, on préfère l'usage de termes, syntagmes, ou propositions parallèles, ou antithétiques, ou encore l'usage d'épithètes associées de façon constante à tel ou tel nom, comme par exemple *la belle princesse* au lieu de *la princesse*, ou, chez Homère, *Nestor le sage*.

3) *redondante*

A l'écrit, la cohésion du texte, l'enchaînement des idées se trouvent dans le texte; la pensée y est exprimée de façon linéaire et analytique. Le lecteur qui n'aurait pas suivi l'argumentation peut revenir en arrière et relire le texte. A l'oral par contre, l'orateur établit la cohésion de son texte par le biais de répétitions. La redondance y est essentielle, et ce surtout devant une audience importante; elle permet en effet de s'assurer que le message a été bien reçu, tout en marquant l'enchaînement des idées¹³. Goody (1979) ajoute que la répétition permet également à l'orateur de gérer la rapidité d'exécution des récits oraux; en effet, alors qu'il prépare la suite de son récit, il peut momentanément se rabattre sur des combinaisons toutes faites, ne nécessitant pas toute son attention créatrice.

4) *conservatrice ou traditionnelle*

Pour pouvoir être conservé, le savoir dans une culture orale doit sans cesse être répété. L'effort fait pour maintenir ce qui a été appris à travers les âges instaure un état d'esprit traditionaliste et conservateur qui empêche l'expérimentation intellectuelle. Un des grands apports de l'écrit est d'avoir pris en charge la fonction de conservation du savoir; cette technologie a ainsi libéré l'esprit humain des besoins de la mémorisation et lui a permis de se tourner vers de nouvelles spéculations. Ong souligne cependant que l'on trouve aussi de l'originalité dans les cultures orales, mais celle-ci se manifeste essentiellement dans l'adaptation du texte à l'audience.

13 Cet aspect a été étudié en détail par Tannen (1989).

5) *proche de la vie humaine*

Ong remarque que les cultures orales ne possèdent pas les catégories analytiques de l'écrit, catégories qui permettent la structuration de la connaissance hors de l'expérience immédiate. Selon lui, il est typique que des procédures soient présentées à l'intérieur d'un récit plutôt que dans un manuel prévu à cet effet. Dans l'*Illiade*, par exemple, la description de procédures de navigation se présente comme des ordres donnés à des subalternes dans une situation concrète. De même les listes n'apparaissent pas de façon isolée, mais dans un contexte bien précis; pour citer un exemple, on trouve dans l'*Illiade* un catalogue de bateaux avec les noms des chefs grecs inséré dans un récit d'action.

6) *agonistique*

Un grand nombre de cultures orales sont «agonistiques» dans leur style de vie et dans leurs performances verbales. Le terme «agonistique» recouvre deux aspects. Le premier se traduit par une description enthousiaste et exagérée de violence physique ou de louanges excessives. Le deuxième aspect fait référence à la dynamique de la pensée orale, c'est-à-dire au genre oratoire, aux polémiques et argumentations à la base de la pensée occidentale et institutionnalisés par la rhétorique (Socrate et Platon).

7) *participante plutôt que distancée*

Ong affirme que dans le discours oral le savoir est acquis au travers d'une identification de l'audience avec l'orateur et avec les caractères présents. La connaissance est donc subjective, elle repose sur l'engagement émotionnel des interactants face au récit. Selon ce point de vue, c'est seulement avec l'écrit qu'il est possible d'exclure les émotions et d'approcher la connaissance par des processus analytiques et logiques. C'est ainsi que Platon aurait banni les poètes de son œuvre *La république* à cause de leur capacité à émouvoir l'audience, ce qui aurait mis en danger une approche objective du savoir.

8) *homéostatique*

Ce point, également développé dans Goody & Watt (1963), met en évidence le fait que les sociétés orales vivent dans un présent en équilibre constant, ou en homéostasie culturelle, c'est-à-dire que les éléments de la tradition sociale qui ne sont plus pertinents sont éliminés. Un exemple tout simple est la mémoire des différents sens accumulés par les mots au cours de l'histoire. Dans un monde oral, un mot n'a que le sens que lui confère son utilisation actuelle, alors que dans un monde lettré, un mot peut accumuler différents sens – certains désuets –, en les répertoriant dans les dictionnaires. Pour Goody, l'homéostasie se traduit par le fait que l'individu a tendance à se souvenir seulement de ce qui est important dans son expérience des relations sociales. C'est ainsi par exemple que les généalogies des vainqueurs

politiques sont plus facilement mémorisées que celles des perdants. De façon similaire, on observe un réajustement des croyances qui ne sont plus adaptées au présent, réajustement qui n'est pas possible – toujours selon Ong et Goody – avec des documents écrits. En effet, ces derniers, de par leur fixité, mettent en lumière les contradictions et conduisent ainsi au scepticisme.

9) en situation plutôt qu'abstraite

Ce dernier point consiste à dire que les individus ayant grandi dans une société orale vont traiter les concepts, non pas de façon abstraite, mais concrètement, c'est-à-dire en rapport direct avec leur cadre de référence situationnel. En guise d'illustration, considérons l'une des expériences conduite par Luria (1976) lors de ses recherches en Ouzbékistan dans les années trente, lors de laquelle il demanda à des lettrés et à des non-lettrés de choisir trois objets semblables à partir de la liste suivante: marteau, scie, tronc, hache. Les lettrés retenaient généralement les trois outils, se basant sur le sens abstrait de ces termes. Les non-lettrés par contre pensaient en termes concrets et désiraient garder le tronc sur lequel ils pourraient travailler à l'aide des outils. Ong en conclut que dans une culture orale, les gens ne sont pas habitués à traiter des catégorisations abstraites, des figures géométriques, ou encore des processus de raisonnement formalisé (voir le syllogisme). Selon lui, c'est le caractère décontextualisé de l'écrit qui permettrait à l'être humain d'accomplir de telles opérations cognitives. Notons que cette observation fait l'objet d'un grand débat sur les conséquences cognitives de la maîtrise de l'écrit.

Conclusion

Ong décrit les cultures orale et écrite en assumant l'existence de différences fondamentales dans leur façon de penser. Certains points soulevés correspondent à ce qui a été dit sur les différences entre oral et écrit dans l'analyse du discours. D'autres vont plus loin, prenant en compte des aspects comme la capacité d'opérer des abstractions. Quoiqu'il en soit, cette approche du Grand Partage est fortement critiquée par les tenants de l'approche socioculturelle du problème. En effet, la théorie du Grand Partage ne fait que remplacer la dichotomie «civilisé/primitif», par la dichotomie «lettré/non-lettré», et ne tient pas compte des autres aspects socioculturels en jeu, tels que par exemple les relations de pouvoir¹⁴, ou les spécificités de chaque groupe.

C'est ainsi que la présentation que Ong (1982) fait de la «tradition orale des bardes et formules» apparaît comme une généralisation, généralisation qui ne

14 Voir à ce sujet le livre de Street (1984).

correspond de loin pas à la variété des cultures orales existantes. Chafe (1982) par exemple relève que dans la culture et dans la langue Seneca (langue Iroquoise parlée dans l'Etat de New York), le langage rituel-traditionnel oral présente des similitudes marquantes avec le langage essayiste écrit de l'Occident, notamment au niveau de l'intégration de sa structure et de son détachement. Ces rituels oraux comportent bien sûr les caractéristiques que Havelock et Ong ont mis en évidence chez Homère, à savoir l'emploi de formules rythmées par exemple, mais ils comportent également la complexité syntaxique et le caractère explicite «typique» de la littérature essayiste. Chafe attribue cette complexité syntaxique au fait que ces récits rituels sont sans cesse répétés et contiennent de ce fait un langage qui a été formalisé et poli au fil du temps, ceci par opposition au langage de tous les jours. D'autre part, Chafe observe que celui qui accomplit un rituel religieux est tout aussi détaché de son audience qu'un écrivain solitaire. En effet, bien qu'il se trouve devant une audience, sa récitation est en fait un monologue qu'il délivre sans obtenir de feed-back immédiat et sans interaction verbale. Cette étude montre par conséquent que des traits associés à la langue parlée tels que l'emploi de formules rythmées, ainsi que des traits associés à la langue écrite tels que la complexité syntaxique et le fait d'être explicite peuvent coexister dans un seul genre.

Dans la section suivante, nous allons voir deux études présentant des cultures orales confrontées à la culture écrite occidentale et à ses exigences, ainsi qu'une étude montrant comment une société nouvellement lettrée utilise l'écriture en fonction de ses besoins propres, et donc différemment de la culture écrite occidentale. Ces recherches s'insèrent également dans le débat sur les conséquences cognitives et sociétales de la maîtrise de l'écrit et mettent en évidence l'influence des schémas discursifs et de l'identité culturelle d'un groupe sur son appréhension du langage écrit.

4. Littéracie et communication interethnique

Citons tout d'abord Gee (1994) qui remarque que la description que fait Ong (1982) des cultures orales se retrouve dans des domaines avoisinants. Il suffit par exemple de considérer la description que les linguistes font des différences entre langue parlée et langue écrite, la façon dont les éducateurs distinguent entre «bons» et «mauvais» écrivains, ainsi que les recherches des sociolinguistes sur les différentes manières dont les enfants racontent des histoires, selon qu'ils appartiennent à une classe sociale défavorisée – voir la culture noire aux Etats-Unis –, ou selon qu'ils appartiennent à la classe moyenne. Souvenons-nous que la culture noire américaine des classes défavorisées plonge ses racines dans une culture orale riche et que, de par sa marginalisation, elle est moins influencée par la scolarisation à l'occidentale que ne l'est la classe moyenne. Gee cite à ce sujet Michaels (1981) qui

remarque que les enfants des classes inférieures noires racontent des histoires par association¹⁵. Dans leurs récits, le lien entre plusieurs éléments est signalé par association implicite à un thème ou événement particulier; les narrateurs se fient aux inférences que l'audience fera sur la base d'un arrière-plan commun, sans compter qu'ils donnent à leurs récits une structure rythmée, à l'aide de formules, répétitions et parallèles syntaxiques. Par contre, les enfants des classes moyennes – noirs ou blancs – racontent des histoires centrées sur un thème particulier¹⁶. Ces récits sont lexicalement explicites, ils comportent un haut degré de cohérence thématique ainsi qu'une progression thématique très claire; enfin ils sont courts et concis. On constate ainsi que les enfants des classes moyennes apprennent très tôt à communiquer dans des styles qui contiennent l'intégration et le détachement typiques de la prose essayiste, alors que les enfants des classes défavorisées apprennent à communiquer dans un style fragmenté et très impliqué socialement, style qui entre en conflit avec la culture écrite occidentale.

La même problématique réapparaît dans l'étude de Scollon & Scollon (1981, 1984). Ces derniers se sont penchés sur la tradition narrative des Athabaskans de l'Alaska ainsi que sur les problèmes posés par la rencontre de ce groupe ethnique avec la culture écrite nord-américaine. Considérons premièrement la nature de cette tradition orale. Le narrateur athabaskan ne ressemble guère au barde décrit par Ong. Il n'utilise que très peu de formules ou d'épithètes, et il ne brode pas autour du récit pour l'embellir à sa guise. Au contraire, sa production vise à fournir à son audience un résumé du récit et à laisser à cette dernière le soin de construire sa propre interprétation du texte présenté. En fait, la meilleure narration consiste à ne suggérer guère plus que les thèmes de façon à ce que l'audience puisse construire sa propre histoire en fonction de son vécu. Cette tradition de non-intervention se fonde sur le respect de l'individu, valeur essentielle de cette culture. On peut dès lors facilement imaginer les problèmes que les élèves athabaskans rencontrent lors de leur scolarisation dans le système nord-américain. Dans ce système, on exige une narration avec des informations complètes, un développement des motivations des caractères, une évaluation de ces caractères, ainsi que l'aptitude à faire des inférences. On se trouve typiquement en présence de la décontextualisation typique de la prose essayiste, prose où les relations cruciales ne sont pas celles entre le texte et les participants, mais entre les phrases du texte. Pour Scollon & Scollon, il s'agit non pas de la rencontre entre l'oralité d'une part, et la culture écrite d'autre part, mais bien plutôt de la rencontre entre une culture non-lettrée particulière et une culture lettrée

15 «Topic-associating stories».

16 «Topic-centered stories».

particulière. Scollon & Scollon vont même plus loin en affirmant qu'il est en fait question de distinguer non pas entre oralité et littéracie, mais entre deux visions du monde différentes. Pour les auteurs, les schémas discursifs présents dans différentes cultures reflètent la vision du monde de ces cultures; ils expriment l'identité culturelle et personnelle de façon très profonde et sont appris très tôt dans la vie. Ils impliquent donc différentes manières d'acquérir le savoir, et d'interpréter l'expérience humaine. Par conséquent, passer d'un système discursif à un autre peut entraîner une crise de l'identité. Pour ce qui est des Athabaskans, Scollon & Scollon suggèrent que la scolarisation à l'occidentale signifie pour eux un changement dans leurs schémas discursifs, c'est-à-dire dans leur manière d'utiliser la langue (orale ou écrite) pour communiquer, et ils suggèrent de comparer les deux systèmes de communication, non par le biais de la distinction oral/écrit, mais par le biais d'une distinction entre situation focalisée et situation non focalisée.

Selon cette terminologie, les Athabaskans communiquent de façon non focalisée, c'est-à-dire que c'est l'implication interpersonnelle qui a le plus d'importance dans toute communication. En conséquence, on cherche dans cette culture à construire un sens commun par une participation active de tous les interactants. Pour les Nord-Américains, par contre, la communication se situe principalement en situation focalisée, c'est-à-dire que l'on se concentre sur le contenu du message plus que sur les relations entre les participants; la négociation entre participants est de ce fait limitée. Une telle distinction met en évidence le fait que l'enjeu se situe dans la manière d'appréhender les valeurs humaines fondamentales, les Athabaskans insistant sur l'importance, vitale dans leur culture, du respect de l'individu. Pour eux, le fait d'écrire selon le mode occidental peut engendrer une crise de leur identité ethnique. Par exemple, leur vision du monde implique qu'ils évitent la conversation lorsqu'ils ne connaissent pas le point de vue de l'autre, ceci pour éviter de heurter ce dernier. Si l'on considère que la composition de textes écrits selon le mode occidental implique une fictionalisation à la fois de l'auteur et de l'audience, ainsi qu'une décontextualisation du message, on peut comprendre que les Athabaskans affrontent des problèmes qui menacent leur identité en tant que groupe ethnique¹⁷. Ce type de communication représente quelque chose de

17 Selon Scollon & Scollon (1981) fictionaliser l'auditoire et l'auteur signifie que le texte doit être compréhensible en dehors de toute situation d'énonciation, à savoir pour tout lecteur tel que se le représente l'auteur (on peut citer pour exemple les questions incluses dans les informations pour patients concernant les médicaments; l'auteur reconstruit les questions que, selon lui, le patient «type» se pose; il adopte également un rôle de médecin «type» capable de vulgariser son savoir). Cette notion est liée à celle de décontextualisation, quoique Scollon & Scollon préfèrent parler de «contextualisation réflexive»; expression qui traduit mieux l'idée selon laquelle le texte lui-même fournit le contexte nécessaire à son interprétation

très peu naturel pour eux, et ceci n'est pas lié au problème de la maîtrise de l'écrit en soi, mais bien aux différents présupposés culturels sur ce qu'est la communication.

Notons par ailleurs que la distinction entre situation focalisée et situation non focalisée rejoint les conclusions de Tannen concernant une focalisation relative, soit sur l'interaction avec l'audience, ou soit sur le contenu du message, ainsi que les conclusions de Besnier concernant la dimension interactionnelle vs informationnelle servant à délimiter les frontières entre différents genres.

La troisième étude ne fait pas état de communication interethnique, mais bien plutôt de l'appropriation d'un mode de communication importé par un groupe récemment lettré. C'est ainsi que Besnier (1993) décrit les deux usages principaux de l'écrit observés dans un peuple polynésien vivant sur l'Atoll de Nukulaelae. L'écriture est tout d'abord apparue sur l'atoll par le biais de missionnaires protestants, sous la forme de sermons écrits. Les habitants de l'Atoll ont reçu favorablement ce nouveau mode de communication ainsi que le christianisme. Moins de 20 ans plus tard, tous les habitants savaient lire et écrire. C'est alors qu'une nouvelle forme d'écriture est apparue, à savoir les lettres personnelles.

Une analyse des deux fonctions principales de l'écriture dans cette culture permet de mettre en lumière l'interaction entre culture et écriture.

Le sermon, tout d'abord, a gardé les caractéristiques introduites par les missionnaires. Il sert en premier lieu de support à un sermon en partie lu, en partie créé devant l'assemblée. De par son contenu (abstrait) ainsi que le ton sur lequel il est déclamé (autoritaire, accusateur même), il diffère des modes de communication habituels sur l'Atoll, à savoir la recherche d'un consensus, primordial dans cette société de type égalitaire.

Quant au deuxième usage de l'écrit, les lettres personnelles, il a été développé par les habitants de Nukulaelae eux-mêmes, ceci afin de répondre à leurs propres besoins. Ces lettres servent ainsi principalement à communiquer avec les membres de la famille ayant quitté l'Atoll pour des raisons économiques. Elles servent principalement à demander de l'aide financière, à informer les autres des événements liés à la famille et surtout à témoigner son affection. Ces lettres sont ainsi chargées d'émotions fortes, émotions qui sont lexicalisées et grammaticalisées. Besnier remarque encore qu'elles ont un effet de catharsis: elles permettent aux gens d'extérioriser leurs émotions, et cela à un degré supérieur à celui de la communication en face-à-face. Notons finalement qu'un tel usage de l'écrit est par ailleurs passablement éloigné des buts de la prose essayiste.

Selon Besnier, la littéracie est devenue intimement liée à la notion de personne telle qu'elle est perçue par ce peuple. En effet, pour ces derniers, il est nécessaire de savoir lire et écrire pour être une personne socialement compétente. Besnier remarque également que ces deux modes de communication

écrite, très différents, reflètent divers aspects de la personne. Ainsi les lettres permettent la mise en évidence des liens affectifs et des émotions, alors que les sermons mettent en évidence l'autorité de l'auteur, et donc des relations de pouvoir inégales. Si les lettres se fondent tout à fait dans cette culture de type consensuelle et égalitaire, les sermons sortent quelque peu des schémas habituels de communication. Il est intéressant de noter que ces derniers ont subi certaines adaptations, adaptations qui les rendent acceptables dans cette société. L'exemple le plus frappant concerne la transmission de ces textes: les nouveaux prédicateurs empruntent les sermons des anciens, sans que cela ne pose problème. Cette façon de faire s'aligne avec la transmission de l'héritage culturel, transmission qui se fait principalement par emprunt, observation et imitation. Le sermon est ainsi intégré dans les schémas culturels habituels.

L'étude de Besnier est particulièrement intéressante en ce qu'elle révèle qu'une culture nouvellement lettrée peut faire usage de deux discours écrits fort différents, quoique répondant tous deux aux besoins du groupe. Ces types de communication écrite ne peuvent être compris que dans leur relation à leur contexte d'utilisation, et en particulier par rapport à l'importance de l'affectif dans la définition de la personne chez ce peuple polynésien.

Cette recherche a finalement permis de montrer que la culture écrite occidentale ne s'impose pas partout et peut être redéfinie selon les besoins d'une culture différente.

5. Conclusion

Ce survol des recherches sur les relations entre l'oral et l'écrit nous a permis de voir différentes manières d'aborder le problème. Dans un premier temps, l'accent a été mis sur les différences syntaxiques et pragmatiques entre les deux modes. Puis, Chafe a entrepris de présenter les caractéristiques des deux pôles du continuum oral/écrit, à savoir la conversation ordinaire et le texte académique, ce qui a conduit à d'autres recherches se concentrant sur des genres nettement moins polarisés. C'est ainsi que Tannen observe de nombreuses ressemblances entre l'oral et l'écrit, notamment lors de la comparaison d'un récit oral et écrit. Jusque là l'intérêt portait sur les relations entre l'oral et l'écrit au niveau des produits eux-mêmes. Avec Havelock, Goody et Ong, l'intérêt se focalise sur une distinction entre culture orale et culture écrite, le mode écrit permettant, selon eux, une restructuration cognitive de la pensée de l'homme, sa réalisation ultime étant le discours académique.

Les tenants de la théorie du Grand Partage entre culture orale et culture écrite affirment que c'est la maîtrise de la langue écrite en elle-même qui permet à l'être humain de penser de façon décontextualisée et de s'exprimer de façon explicite. Ils voient là une évolution unilinéaire de la pensée humaine vers le progrès. Néanmoins, il est important de rappeler à ce point que des dichoto-

mies telles que intégration/fragmentation, et implication/détachement se sont avérées caractériser non pas la langue parlée par opposition à la langue écrite, mais plutôt des genres différents, que ces genres sont déterminés par les schémas discursifs d'une culture, et que ces schémas discursifs reflètent la vision du monde de cette culture. Par conséquent, il semble que les caractéristiques que Ong attribue aux cultures orales par rapport aux cultures écrites sont en fait des caractéristiques reflétant différents buts communicatifs et différents présupposés culturels sur ce qu'est la communication.

Cette ligne de pensée a été fortement influencée par les travaux de Street (1984) qui oppose au modèle autonome de la littéracie (théorie du Grand Partage), le modèle idéologique de la littéracie (approche socioculturelle). Les caractéristiques de la culture écrite, ou plutôt des cultures écrites, sont en fait le résultat de nombreux facteurs, qu'ils soient sociaux, politiques, économiques, ou idéologiques. Les enjeux se situent autour des relations de pouvoir, et de la dominance de la culture occidentale sur le reste du monde. Comme le soulignent Scollon & Scollon (1981), il s'agit d'opposer un type particulier de culture lettrée, par exemple la «conscience moderne¹⁸» à un type particulier de culture non-lettrée, par exemple la «conscience de la brousse¹⁹», sans pour autant faire de la vision du monde occidentale la référence par excellence.

Le courant de pensée actuel en matière de langue et de culture écrite insiste donc sur la pluralité des genres écrits et des cultures écrites et sur la variété de leurs effets. La littéracie comprend un ensemble de pratiques discursives qui sont liées à des visions du monde particulières et qui appartiennent à des groupes sociaux et culturels particuliers (voir l'étude de Besnier présentée ci-dessus). Cependant, comme le montre Gee (1994) dans sa conclusion, la culture écrite telle qu'on la trouve dans le monde académique occidental, avec son caractère intégré et explicite, est liée à la vision du monde de ceux qui détiennent le pouvoir. Par conséquent, la seule manière pour les autres cultures d'accéder à ce pouvoir est de maîtriser les pratiques discursives de la classe dominante. Il s'agit donc de reconnaître que l'apprentissage de la langue écrite, ou plutôt du genre académique, est une forme de communication interethnique impliquant divers conflits de valeurs et d'identité (voir ci-dessus le cas des Athabaskans).

La discussion sur les relations entre l'oral et l'écrit a donc commencé par une comparaison entre conversation ordinaire et discours académique. Elle a ensuite porté sur la distinction entre culture orale et culture écrite, toujours en

18 «Modern consciousness».

19 «Bush consciousness».

prenant comme référence pour cette dernière l'écrit tel qu'il est pratiqué dans les universités occidentales. Diverses études (Biber, Besnier, Street, Scollon & Scollon) nous ont ensuite permis de mettre en évidence le fait qu'il existe différents genres d'oral et différents genres d'écrit, tous prenant leur forme spécifique dans leur contexte et utilisation respective. Si dans notre monde actuel, on ne peut pas faire l'économie d'apprendre à maîtriser le mode de communication du groupe dominant, il est important de mettre en évidence la valeur de toutes les autres formes de communication. C'est pourquoi, la recherche actuelle concernant la littéracie s'oriente non plus vers la mise en évidence d'une dichotomie oral/écrit avec une progression vers la «meilleure» forme d'expression et de pensée, mais elle s'oriente vers une étude des formes et utilisations diverses de la langue, orale ou écrite, dans leur contexte culturel. On observe ainsi qu'il existe dans les sociétés du monde toute une panoplie de genres oraux et écrits et que l'évolution de ces genres ne conduit pas nécessairement au développement du discours académique.

Bibliographie

- Akinnaso, F. N. (1982). On the differences between spoken and written language. *Language and Speech*, 25(2), 97-125.
- Besnier, N. (1988). The linguistic relationships of spoken and written Nukulaelae registers. *Language*, 64(4), 707-736.
- Besnier, N. (1993). Literacy and feelings: the encoding of affect in Nukulaelae letters. In B. V. Street (Ed.), *Cross-Cultural Approaches to Literacy* (pp. 62-86). Cambridge: CUP.
- Biber, D. (1986). Spoken and written textual dimensions in English: resolving the contradictory findings. *Language*, 62(2), 384-414.
- Biber, D. (1988). *Variation across Speech and Writing*. Cambridge: CUP.
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. (1st ed.). New York: Horlt, Rinehart and Winston.
- Chafe, W. (1982). Integration and involvement in speaking, writing and oral literature. In D. Tannen (Ed.), *Spoken and Written Language: Exploring Orality and Literacy* (pp. 35-53). Norwood, N.J.: Ablex.
- Chafe, W. (1986). Writing in the perspective of speaking. In C. R. Cooper (Ed.), *Studying Writing: Linguistic Approaches* (pp. 12-39). Beverly Hills: SAGE.
- Gee, J. P. (1994). Orality and literacy: from *The Savage Mind* to *Ways With Words*. In J. Maybin (Ed.), *Language and Literacy in Social Practice*. (pp. 168-192). Clevedon: The Open University.
- Goody, J. (1979). *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (J. Bazin, A. Alban, trad.). Paris: Les Editions de Minuit.
- Goody, J. (1987). *The Interface between the Written and the Oral*. Cambridge: CUP.
- Goody, J. (1994). *Entre l'oralité et l'écriture*. Paris: PUF.
- Goody, J., & Watt, I. (1963). The consequences of literacy. In P.-P. Giglioli (Ed.), *Language and Social Context* (1972 ed., pp. 311-357). London: Penguin.
- Havelock, E. A. (1963). *Preface to Plato*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

- Lord, A. B. (1960). *The Singer of Tales*. Cambridge, Massachusset: Haward University Press.
- Lord, A. B. (1975). Perspectives on recent work in oral literature. In J. Dungan, J. (Ed.), *Oral Literature* (pp. 1-24). New York: Barnes and Noble.
- Luria, A. R. (Ed.). (1976). *Cognitive Development: Its Cultural and Social Foundations*. Cambridge, Mass. and London: Havard University Press.
- Michaels, S. (1981). «Sharing time»: Children's narrative styles and differential access to literacy. *Language in Society*, 10, 423-42.
- Ochs, E. (1979). Planned and unplanned discourse. In T. Givòn (Ed.), *Syntax, Semantics 12: Discourse and Syntax*. New York: Academic Press.
- Ong, W. J. (1982). *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. London: Methuen.
- Parry, M. (1971). *The Making of Homeric Verse: The Collected Papers of Milman Parry*. Oxford: Clarendon Press.
- Scollon, R., & Scollon, S. (1981). *Narrative, Literacy and Face in Interethnic Communication*. Norwood, NJ: Ablex.
- Scollon, R., & Scollon, S. (1984). Cooking it up and boiling it down: abstracts in Athabaskan children's story retellings. In D. Tannen (Ed.), *Coherence in Spoken and Written Language* (pp. 173-197). Norwood: Ablex.
- Street, B. V. (1984). *Literacy in Theory and Practice*. Cambridge: CUP.
- Street, B. V. (1995). *Social Literacies. Critical Approaches to Literacy in Development, Ethnography and Education*. New York: Longman. Real Language Series.
- Stubbs, M. (1980). *Language and Literacy. The Sociolinguistics of Reading and Writing*. UK: Routledge.
- Tannen, D. (1980). *Spoken/written language and the oral/literate continuum*. Paper presented at the Proceedings of the Sixth Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society.
- Tannen, D. (1982d). Oral and literate strategies in spoken and written narratives. *Language*, 58(1), 1-21.
- Tannen, D. (1985). Relative focus on involvement in oral and written discourse. In D. R. Olson, N. Torrance & A. Hildyard (Ed.), *Literacy, Language, and Learning: The Nature and Consequences of Reading and Writing* (pp. 124-147). NY: CUP.